



Trois poètes guillotins en 1794: André Chénier, Fabre d'Églantine, Venance Dougados

Rémy Cazals

► To cite this version:

Rémy Cazals. Trois poètes guillotins en 1794: André Chénier, Fabre d'Églantine, Venance Dougados. Poètes Audois Dans La Tourmente: André Chénier Venance Dougados, Fabre D'eglantine, Musée de Beaux Arts de Carcassonne, pp.98, 1994. halshs-00150007

HAL Id: halshs-00150007

<https://shs.hal.science/halshs-00150007>

Submitted on 29 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Trois poètes guillotinéés en 1794 André Chénier, Fabre d'Églantine, Venance Dougados

Depuis 1794, on a beaucoup écrit sur André Chénier, un peu sur Fabre d'Églantine, presque pas sur Venance Dougados. Le bicentenaire de leur fin tragique, la même année, est l'occasion de les réunir dans une importante exposition et un colloque international. A la veille de cette rencontre d'éminents spécialistes, venant apporter les résultats de leurs travaux les plus récents, il aurait été présomptueux de vouloir proposer un bilan. On ne donnera ici qu'une biographie rapide de chacun des trois poètes, et on essaiera, en quelques touches, de les replacer dans le contexte plus large de leur époque, dans la société d'Ancien Régime, dans le milieu littéraire, dans la Révolution enfin. Mais il s'agit de les présenter *ensemble* : tel pourrait être le caractère original de ce propos.

Itinéraires

Philippe François Nazaire Fabre est né à Carcassonne, paroisse de Saint-Vincent, le 28 juillet 1750. Son père, marchand drapier, s'installe à Limoux en 1757. Le futur poète fait des études brillantes chez les Doctrinaires de cette ville, ce qui lui permet d'aller enseigner à son tour à Toulouse, au collège de l'Esquille. L'Académie des Jeux floraux lui décerne le lys d'argent des concours de 1771 pour un sonnet en l'honneur de la Vierge. L'année suivante, Fabre, devenu "d'Églantine" et non "du Lys", se lance sur les routes dans une carrière d'acteur de théâtre, ponctuée d'aventures féminines et d'oeuvres poétiques. À Chalon-sur-Saône, il versifie sur les beautés (à tous les sens du terme) de la ville. À Namur, acteur dans la troupe d'Hébert, il séduit et enlève une jeune fille. À Paris, il fait l'éloge de Buffon, et à Liège celui de Grétry. À Maastricht, il joue Molière dans la troupe de Clairville et compose la romance *L'Hospitalité* ("Il pleut, il pleut, bergère"). À Lyon, Fabre d'Églantine rencontre Collot d'Herbois, également comédien. À Nîmes, il prend la direction du théâtre local, mais doit s'enfuir à Avignon, poursuivi par ses créanciers. En 1787, il se fixe à Paris. Il y écrit des pièces que le public n'apprécie pas, et une *Épître à Monsieur de Lauraguel* qui évoque avec chaleur son enfance à Limoux. Habitant le district des Cordeliers, il se lie avec Marie-Joseph Chénier, Camille Desmoulins, Marat et surtout Danton. En 1790 et 1791, deux de ses pièces obtiennent enfin un franc succès, *Le Philinte de Molière*, d'inspiration rousseauiste, et *L'Intrigue épistolaire*. Au 10 août 1792, Danton devient ministre de la Justice. Fabre est son secrétaire. Il bénéficie des fonds secrets, il trafique sur les fournitures aux armées, entrant ainsi dans l'engrenage qui finira par le briser. Élu député de Paris à la Convention, il siège parmi les Montagnards, ainsi qu'au club des Jacobins. Il vote la mort du roi. En octobre 1793, Fabre d'Églantine participe de manière décisive à la création du calendrier républicain. En même temps, il est pris dans le scandale de la liquidation de la Compagnie des Indes et dans la lutte des factions, Hébertistes et Dantonistes. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, il est guillotiné le 6 avril 1794 avec Danton, Chabot et Camille Desmoulins¹.

Jean-François Dougados est né à Carcassonne, paroisse de Saint-Sernin, le 10 août 1762, dans une famille d'artisans modestes. Des protections permettent à l'enfant d'aller au collège. On connaît mal sa jeunesse, en dehors de son penchant pour la poésie. On le retrouve au noviciat des Capucins de Béziers. Il y prononce ses vœux en 1784 et reçoit le nom de père Venance. Il poursuit ses études de théologie à Toulouse auprès du père Augustin (François Chabot), avec lequel il ne cessera d'entretenir de curieuses relations à la fois amicales et

¹ La biographie complète de Fabre est celle de Louis Jacob, *Fabre d'Églantine, chef des fripons*, Hachette, 1946.

conflictuelles. Envoyé au couvent de Notre-Dame d'Orient, en Rouergue, et chargé d'aller quêter dans les montagnes de Lacaune, il en revient avec une oeuvre remarquable, *La Quête du Blé*, en vers et en prose (1786). Pleine d'humour, aux accents préromantiques, elle témoigne aussi de l'intérêt porté par l'auteur à la compagnie des jolies jeunes femmes. La bonne société méridionale lui réserve un accueil chaleureux, mais les autorités ecclésiastiques font grise mine. Venance récidive en présentant au concours des Jeux floraux de 1788 une élégie, *L'Ennui*, qui n'a rien de chrétien, mais exprime la vénération de l'auteur pour Jean-Jacques Rousseau. Il s'éloigne de plus en plus de la vie religieuse et devient le secrétaire de la princesse polonaise Elisabeth Lubomirska, qu'il suit à Nice en janvier 1790. De retour en France, il s'engage dans le mouvement révolutionnaire, se faisant remarquer dans les Sociétés populaires de Carcassonne et de Perpignan, ville où il est nommé professeur. Après un nouveau détour par Nice, comme aide de camp du général d'Anselme, dans l'armée des Alpes en 1792, il se consacre à la défense des Pyrénées-Orientales contre les Espagnols. Envoyé en mission extraordinaire à Paris pour demander des secours, il arrive au moment de l'affrontement entre la Commune et les chefs girondins. Dougados prend le parti de ces derniers ; il contribue à l'évasion de l'un d'eux ; sur la route de Perpignan, il ne cesse de critiquer la Convention et la nouvelle Constitution. Arrêté le 13 août, ses papiers personnels sont saisis² et il est lui-même transféré à Carcassonne d'abord, puis à Paris, malade, maltraité par les gendarmes et les geôliers, parfois enchaîné. De ce dernier voyage, il écrit le récit émouvant³. Le tribunal révolutionnaire le condamne à mort pour fédéralisme, et il est exécuté le 14 janvier 1794.

André Chénier est né à Constantinople, le 30 octobre 1762. D'une famille poitevine installée en pays d'Aude dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, Louis Chénier, le père du poète, s'était embarqué pour la capitale ottomane en 1742, comme employé d'une maison de négoce de draps. Il avait épousé la "Grecque" Elisabeth Lomaca. En fait, André Chénier ne peut vraiment connaître l'Orient puisque la famille vient en France en avril 1765. Tandis que Louis Chénier repart (comme consul au Maroc), que sa femme s'installe à Paris avec quatre enfants, André est confié à son parrain Béraud et à sa tante Marie, qui vivent à Carcassonne. Il y fait ses études élémentaires (la première signature connue d'André Chénier figure au bas d'un acte de baptême de la paroisse Saint-Sernin, en juin 1771). Les études approfondies commencent en 1773 à Paris, au collège de Navarre où Chénier se lie d'amitié avec les frères Trudaine et François de Pange. Après une brève tentative de carrière militaire à Strasbourg pendant l'hiver 1782-1783, il mène à Paris une vie de plaisirs et d'étude. Il écrit de nombreux poèmes, il en commence bien d'autres encore, mais sans publier. Plusieurs sont adressés à sa maîtresse, Madame de Bonneuil, qui y apparaît sous les noms de D'.z.n et de Camille⁴. Avec les Trudaine, il effectue des voyages en Suisse et en Italie, mais ne réussit pas à revoir sa ville natale qui l'attire cependant beaucoup. Les nécessités matérielles l'obligent en 1787 à remplir la fonction de secrétaire privé de l'ambassadeur de France à Londres⁵. Au cours d'un congé, de juin à novembre 1789, il assiste aux débuts de la Révolution, qu'il célèbre dans une ode, *Le Jeu de Paume*, publiée seulement en 1791. À cette date, avec ses amis, il s'engage dans le camp des Feuillants et de Lafayette. Dans le *Journal de Paris*, il publie, en prose, une

² Conservés aujourd'hui aux Archives des Pyrénées-Orientales, cote Lp 234 et 235. Voir la communication de Rémy Cazals au colloque de Carcassonne, mai 1994, "Papiers saisis lors de l'arrestation de Dougados".

³ Le manuscrit original a disparu. Transcription intégrale dans le livre d'Albert Marfan, *Venance Dougados, Un jeune poète victime de la Révolution*, Privat, Toulouse, 1938.

⁴ Voir là-dessus les mises au point de Georges Buisson dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1968 ("A propos d'André Chénier : Camille et D'.z.n") et 1975 ("La mystérieuse D'Azan, inspiratrice d'André Chénier").

⁵ Paul Dimoff, *La Vie et l'Oeuvre d'André Chénier jusqu'à la Révolution française*, 1936, Slatkine reprints, Genève, 1970, deux volumes.

importante série d'articles hostiles aux Jacobins et à ce qu'il appelle "la populace". Il polémique avec son frère Marie-Joseph qui a choisi l'autre camp. La marche de la Révolution, avec en particulier la journée du 10 août 1792, fait comprendre à André Chénier qu'il vaut mieux se cacher, à Rouen d'abord, puis à Versailles. Il écrit, sans la publier, une ode à Charlotte Corday qui vient d'assassiner Marat (le 13 juillet 1793). L'arrestation du poète est le résultat d'un hasard malheureux, mais on reconnaît en lui le pamphlétaire et il est emprisonné à Saint-Lazare. Ses dernières oeuvres, les iambes vengeurs contre le gouvernement révolutionnaire, ainsi que l'ode *La Jeune Captive*, sont glissées clandestinement à la famille. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, André Chénier est exécuté le 25 juillet 1794, deux jours avant le 9 Thermidor qui l'aurait sauvé.

L'Orient

Fabre d'Églantine, mort à 43 ans. Venance Dougados et André Chénier, morts à 31 ans. La brièveté de leur vie rapproche encore les trois poètes. André Chénier ne put revenir à Byzance, revoir sa maison natale dans une ruelle de Péra, au pied de la tour de Galata. "Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle", avait-il pourtant écrit. Sa nostalgie ne pouvait guère être le fruit de souvenirs personnels car il était trop jeune lors du départ. Mais il se montrait fier d'y être né :

"Car c'est là qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître français dans le sein de Byzance."⁶

Il considérait comme un devoir de mieux connaître le pays d'une partie de ses ancêtres. Nul doute que la conversation de ses proches l'y aidait. Et d'abord celle de sa mère, Elisabeth Lomaca. Les critiques ont cherché à savoir si elle était vraiment grecque. Ils ont prouvé que la famille Lomaca était d'origine catalane et catholique. Mais elle s'était fixée à Chios au XVII^e siècle. Elisabeth Lomaca fut élevée par une Grecque de Mykonos ; elle parlait grec, elle chantait et dansait grec. On n'a aucun mal à l'imaginer sur les tableaux des "peintres du Bosphore", attendant le *kayik* sur le rivage de la Corne d'Or, se rendant au bain ou en visite chez des amies, contemplant le magnifique panorama qui, de la pointe du Sérail, fait monter le regard jusqu'aux minarets de la mosquée sultane de Soliman pour redescendre ensuite vers les murailles byzantines et le faubourg d'Eyüp. En été, "tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les Francs" fuyait la chaleur de la ville et venait en villégiature sur le Bosphore, à Thérapia ou à Büyükdere, dans un *yali* de bois. "Les dames surtout, qui sont fort captives dans la ville, y viennent donner l'essor à leurs plaisirs ; elles sont l'âme de toutes les fêtes qui se succèdent les unes aux autres de telle manière que le temps s'écoule sans que l'on s'en aperçoive."⁷

À Paris, Madame Chénier tenait salon, bientôt connu pour sa coloration grecque. Elle y apparaissait en costume traditionnel, elle chantait Ariane abandonnée par Thésée ... Villoisin, une sorte de guide des visiteurs étrangers parmi les curiosités parisiennes, ne manquait pas de les conduire au "salon grec". On y rencontrait aussi l'écrivain Pierre-Augustin Guys et le peintre Cazes qui avaient connu les Chénier à Constantinople, le poète Le Brun, l'académicien Suard, et même David. André Chénier connut ces personnalités. Il ne

⁶ André Chénier, *Oeuvres complètes*, établies et présentées par Gérard Walter, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958, p. 72.

⁷ Saumery, *Mémoires et Aventures secrètes et curieuses d'un voyage du Levant*, Liège, 1702, cité par Auguste Boppe, *Les Peintres du Bosphore au XVIIIe siècle*, ACR Édition, 1989.

pouvait qu'apprécier le retour à l'antique incarné dans l'oeuvre de David (que Fabre d'Églantine admirait de son côté)⁸.

Se faisaient connaître aussi à Paris les "peintres de Turcs". Si Van Mour, Liotard, Favray et Hilair avaient peint le Bosphore et ses riverains d'après nature, d'autres artistes n'avaient jamais voyagé en Orient. "Sans n'être jamais allés en Turquie, les Lancret, Parrocel, Van Loo, Cochin, Aved, Nattier, Barbault, Martin et tant d'autres peintres que l'Orient attira, se firent une grande renommée comme peintres de Turcs."⁹ De hauts personnages, de grandes dames de la société française posaient en costume oriental. De temps en temps, des ambassades ottomanes extraordinaires déroulaient leurs fastes dans la capitale, mais aussi à travers la France car il y avait une longue route depuis la côte méditerranéenne. Parrocel peignit l'entrée de Mehmed efendi aux Tuileries en mars 1721. Arrêtons-nous un instant sur ce personnage qui a laissé un récit de son voyage, traduit en français¹⁰. La peste de Marseille l'avait obligé à débarquer à Sète et, après une quarantaine observée à Maguelone, il se dirigea vers Paris par Toulouse et Bordeaux. On le fit naviguer sur le canal royal de Languedoc qui, d'après Mehmed efendi, "mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde, et il faut l'avoir vu pour en écrire et en parler pertinemment". L'ambassadeur traversa ainsi l'actuel département de l'Aude, remarquant avec humour : "Les Français étaient si curieux de me voir que, lorsque j'étais sur le canal, il en venait de quatre ou cinq lieues à la ronde pour me regarder passer du rivage. Ils se pressaient quelquefois si fort par l'envie d'être les uns devant les autres qu'il en tombait dans l'eau". Peut-être les Fabre, Dougados et Chénier, ancêtres de nos trois poètes, s'étaient-ils précipités pour voir passer les Orientaux ...

Un lien autrement sérieux entre le Languedoc et l'Empire ottoman était le commerce de draperie. "De tous les commerces maritimes, il n'en est pas de plus utile, pour les Français, que celui qu'ils font dans les États du Grand-Seigneur", écrivait Louis Chénier dans son livre *Révolutions de l'Empire ottoman*. Le père d'André Chénier avait vécu près d'un quart de siècle à Constantinople. Il connaissait bien la question. "Le génie des Ottomans, ajoutait-il, n'étant pas tourné du côté des fabrications, ni de ce qu'on appelle commerce maritime, cet Empire entretient des relations avec les Nations Européennes, et il échange avec elles le superflu de ses productions contre les produits de leur industrie." Parmi ces industries, la première était la draperie, et, dans la production drapière pour les Échelles du Levant, Carcassonne occupait la principale position, tant pour la quantité que pour la qualité. On connaît, par exemple, la liste des produits français de haute réputation que le Grand Vizir de l'Empire ottoman demandait en 1722 : longues-vues et microscopes, montres, fleurs rares, estampes représentant châteaux et jardins, tapisseries des Gobelins ... et pièces de draps du meilleur facturier de Carcassonne, aux couleurs assorties¹¹. En quantité, l'industrie languedocienne envoya au Levant, entre 1715 et 1788, plus de 88 000 kilomètres de tissus de laine en 140 de large ... De quoi faire plus de deux fois le tour de la Terre¹². Si un contemporain a pu écrire à propos de Carcassonne "que la fabrique des draps est le thermomètre de cette ville, qui augmente et diminue à mesure qu'elle est plus ou moins

⁸ Dans *L'Intrigue épistolaire*, un personnage, peintre lui-même, s'écrie : "Apprenez qu'en portrait mille opulentes faces/ Ne valent pas, Madame, un muscle des Horaces ... [Il figure de son bras le serment des Horaces du superbe tableau de M. David.]"

⁹ A. Boppe, *Les Peintres du Bosphore*, op. cit.

¹⁰ Mehmed efendi, *Le Paradis des Infidèles*, traduit par Julien-Claude Galland, présenté par Gilles Veinstein, collection "La Découverte", Maspero, Paris, 1981.

¹¹ Gilles Veinstein, introduction à Mehmed efendi, *Le Paradis des Infidèles*, op. cit., p. 49.

¹² Chiffres donnés par Rémy Cazals et Jean Valentin, *Carcassonne, ville industrielle au XVIIIe siècle*, Archives de l'Aude et CDDP, 1984, p. 82.

florissante", il paraît évident que tous les habitants, y compris les poètes en herbe, ont été concernés¹³.

Clergé, Noblesse, Tiers-État

Quelles qu'aient été les prétentions de l'un et de l'autre à la noblesse, les trois poètes sont issus de familles roturières de Languedoc (en dehors de la branche "grecque" de la mère d'André Chénier évoquée plus haut). Les Fabre appartiennent au monde des marchands-fabricants de draps de Carcassonne et de Limoux¹⁴. Pierre Chénier et ses descendants Guillaume et Louis sont des roturiers. L'oncle de Louis est Pierre Vallon, inspecteur des manufactures. Le parrain du poète est André Béraud, courtier. Le père de Jean-François Dougados est maître cordonnier ; sa femme, Françoise Tardieu, est charcutière. Elle sait écrire, à une époque où seulement vingt pour cent des Carcassonnaises savent signer lors de leur mariage¹⁵. Ses lettres à son fils la montrent bonne mère et bonne ménagère. Elle se plaint qu'il ne pense pas assez à la famille ("Voici donc la troisième lettre que je vous écris, mon cher fils, et qui aura peut-être le sort des autres ..."). Elle lui envoie vivres et vêtements. Elle l'encourage à rester dans les ordres parce que c'est "un état solide". Elle lui communique les derniers faits divers locaux ("François Peiré a emporté d'un coup de dents le nez au cadet Bellemanière ..."). "Bien heureux est celui qui gagne sa vie au temps critique où nous sommes, tout a doublé son prix", remarque-t-elle en 1792. Et, son fils devant rembourser six livres à quelque voisin : "Ne les lui envoyez pas, nous lui ferons des souliers"¹⁶.

De simples braves gens de Languedoc.

De simples braves gens de langue d'oc. Peut-on évoquer le rapport des trois poètes au parler local ? Certes, leur oeuvre littéraire est exclusivement française (avec quelques vers latins et grecs d'André Chénier, et un poème en espagnol de Fabre d'Églantine). Mais connaissaient-ils l'occitan ? Pour tenter de répondre à cette question, prenons l'enquête lancée en août 1790 par l'abbé Grégoire sur "les patois de France"¹⁷. Remarquons d'abord que, si l'intention du député à la Constituante était de réaliser l'unité nationale par la disparition des patois et de favoriser la victoire des idées de progrès, l'enquête fit sortir cette admirable réponse languedocienne : "Pour le détruire (le patois), il faudrait détruire le soleil, la fraîcheur des nuits, le genre d'aliments, la qualité des eaux, l'homme tout entier". Venons-en plus précisément à la réponse des Amis de la Constitution de Carcassonne : "Dans la ville et les villages circonvoisins, le peuple entend le français ; mais le plus grand nombre parle le patois. Dans les lieux plus éloignés, on ne parle que patois, et le français est moins entendu". Il paraît évident que Fabre, qui passa toute sa jeunesse à Carcassonne et à Limoux, puis qui revint épisodiquement en Languedoc, comprenait et parlait l'occitan. De même pour Dougados, qui ne s'éloigna jamais beaucoup de sa région natale. Quant à André Chénier, qui arriva à Carcassonne tout enfant et y resta jusqu'aux environs de la dixième année, il serait bien étonnant qu'il ait été enfermé dans un cocon francophone.

¹³ Mémoire sur le diocèse de Carcassonne en 1743, par M. Roques, avocat, en réponse à l'enquête de l'Intendant, Archives de l'Hérault, C-45.

¹⁴ Voir Marcel Rufas, "Les origines sociales de Fabre d'Églantine", *Annales historiques de la Révolution française*, 1960, p. 294-300.

¹⁵ *Histoire de Carcassonne*, sous la direction de Jean Guilaine et Daniel Fabre, Privat, Toulouse, 1984, p. 155 (Dominique Blanc).

¹⁶ Papiers saisis lors de l'arrestation de Dougados, Archives des Pyrénées-Orientales, Lp 234 et 235.

¹⁷ *Lettres à Grégoire sur les patois de France, 1790-1794*, avec introduction et notes par A. Gazier, Slatkine reprints, Genève, 1969, et Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois. L'enquête de Grégoire*, Gallimard, 1975.

Dans son oeuvre, toutefois, je ne trouve qu'une brève allusion au "langage rustique" de certaines régions de France¹⁸. Fabre d'Églantine, lui, invoque la "Muse chérie des chantres de Provence et de l'Occitanie" ; il compose un poème "sirvente", mais en français¹⁹. Il pourrait être intéressant de chercher si l'oeuvre de Fabre et de Dougados recèle des occitanismes. Plusieurs correspondants de Dougados, appartenant au clergé, connaissent parfaitement l'occitan. Le père Augustin (François Chabot) est un de ceux qui envoient à Grégoire les plus longues réponses à son enquête. Il précise même qu'il a possédé un dictionnaire patois-français et qu'il a cherché des grammaires parce que, dit-il, "je voulais m'occuper de former mes écoliers capucins à l'instruction des gens de la campagne, et travailler, en conséquence, à perfectionner la langue dans laquelle ils devaient parler". N'oublions pas que Venance fut son élève. Après avoir écrit *La Quête*, celui-ci reçut une *Epitro* de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas, lauréat des Jeux floraux, auteur de poèmes en patois du Rouergue, mentionné d'ailleurs par Chabot dans sa réponse à Grégoire : "Les oeuvres patoises de Goudouli et celles du prieur de Pradinas ont des beautés inimitables". *La Quête* valut également à Dougados de correspondre avec le père Hyacinthe Sermet, de Toulouse, dont on connaît l'active prédication en langue d'oc pendant la période révolutionnaire ("34 % des textes occitans imprimés à Toulouse pendant la Révolution tournent autour de Sermet")²⁰. L'élégie de Dougados, *L'Ennui*, souleva la fureur du curé Samary de Carcassonne, qui demanda que l'auteur soit enfermé dans quelque couvent. Samary lui-même versifiait en patois.

Enfin, parmi les papiers saisis lors de l'arrestation de Dougados, figure une lettre de Grégoire lui-même (8 février 1792). A un envoi de livres demandés par le professeur débutant au collège de Perpignan, Grégoire joignit son questionnaire sur les patois, dans l'espoir que son correspondant pourrait le remplir "en plusieurs langues, par exemple en l'idiome de votre pays, en celui du Roussillon et en celui de la Catalogne"²¹. Il ne semble pas que Venance ait donné suite personnellement, mais il faisait partie des Sociétés populaires de Perpignan et de Carcassonne qui avaient déjà répondu (sans que l'on puisse estimer sa participation éventuelle).

Les trois poètes, issus d'authentiques familles roturières languedociennes, eurent des rapports ambigus avec la noblesse. Ils furent tentés d'utiliser la particule. Fabre devint Fabre d'Églantine, et même Monsieur de Saint-Nazaire. Il se prétendait fils d'un avocat en Parlement. Par ailleurs, "sous les cieux imaginaires du théâtre, habillé de pourpre, d'or et de raideur, le plébéien respire un autre air. (...) Déclamation, démarche majestueuse, drapés superbes, gestes altiers, langue héroïque : Fabre renie par le théâtre sa roture d'origine et entre dans une noblesse onirique"²². Chénier devint Monsieur de Saint-André et acheta une épée d'apparat. Même Dougados, sans aller aussi loin, osa un "père Saint-Venance" qui faisait plus chic. Ses fréquentations préférées étaient les "onze mille comtesses du Rouergue", selon l'expression de Sermet²³, allusion aux personnages de *La Quête*.

C'est à la *protection* d'un noble que le fils du cordonnier doit la poursuite de ses études, c'est au *service* d'une princesse qu'il se place en 1790. Paulin Crassous, qui l'avait bien connu à Montpellier, affirme, dans une notice biographique parue en 1797, que le poète avait reçu une très forte somme en quittant la princesse Lubomirska. En fait, il semble être resté

¹⁸ *Oeuvres* ..., Pléiade, p. 218.

¹⁹ *Oeuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Églantine*, Paris, vendémiaire an XI, 1, p. 76, et 2, p. 57.

²⁰ *Le Texte occitan de la période révolutionnaire, 1788-1800*, Section française de l'Association internationale d'Etudes occitanes, 1989, p. 378 (Georges Fournier).

²¹ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièce n° 286.

²² Joël Fouilleron, "Fabre d'Églantine et les chemins du théâtre", *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1974, p. 494-515.

²³ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièce n° 91.

pauvre, ce que confirme une lettre reçue en janvier 1791 : "C'est avec peine, mon cher abbé, que je suis obligé de vous faire toujours la même réponse sur vos intérêts. Nous n'entendons plus parler de la princesse. Je crois même que nos justes représentations auprès d'elle relativement à vous, lui ont fait rompre non seulement un voyage d'Italie que vous savez que nous devons faire ensemble, mais même tout commerce qui pût nous apprendre le lieu qu'elle habite. On m'a dit cependant qu'elle devait être maintenant à Chambéry. J'avais espéré la rencontrer dans mes voyages et je comptais intéresser sa sensibilité et sa justice pour vous obtenir quelques moyens"²⁴.

Fabre d'Eglantine hésite entre la conception de la pauvreté honteuse qui, "déjà sur votre front, d'un cachet de poussière a gravé son affront", et celle de la pauvreté simple et libre : "Moi (...) qui n'eus jamais besoin, pour ma félicité, que des arts, d'une épouse et de la liberté". Il critique sévèrement

"Ces nobles herminés, invisibles marchands,
Rapaces possesseurs et demi-dieux méchants,
De qui l'orgueil, l'éclat, le pouvoir, les intrigues,
Ramènent toujours l'or entre leurs mains prodigues"²⁵.

Mêmes thèmes dans la poésie de Chénier : on y retrouve le "mépris des sots qui suit la pauvreté", "une pauvreté libre est un trésor si doux" et "des nobles insensés ensevelis dans leurs ancêtres"²⁶. Au *service* de Monsieur de la Luzerne, l'ambassadeur, il se trouve parfois en des situations qu'il estime humiliantes, et il note : "Heureux celui que le désir d'être utile à ses vieux parents et à toute sa famille ne force pas à renoncer à son honnête et indépendante pauvreté ! (...) Il est dur de se voir négligé, de n'être point admis dans telle société qui se croit au-dessus de vous ; il est dur de recevoir, sinon des dédains, au moins des politesses hautaines"²⁷. Il va être question ci-dessous de la sensibilité rousseauiste. Rappelons seulement ici que Jean-Jacques fut secrétaire d'un ambassadeur et eut à souffrir semblables humiliations.

La République des Lettres

Trouver une "position" dans la société était une chose. Pour des poètes, il fallait aussi occuper une place dans la République des Lettres. Après Jürgen Habermas, on admet généralement que, dans le cours du XVIII^e siècle, s'est constituée une "sphère publique politique", en liaison avec les gens de lettres, un espace où les personnes privées font un usage public de la raison. Cette sphère rassemble la société qui lit ; elle vit par la circulation de l'écrit, le plus souvent imprimé. La tendance actuelle des historiens est de ne pas privilégier les "grandes" oeuvres, mais d'étudier les textes les plus modestes, le marché des livres, les gestes et les sensibilités, les phénomènes d'enracinement et de diffusion²⁸.

Le dialogue entre les gens de lettres et le monde des amateurs passe par les librairies, chambres de lecture, salons, académies et autres musées, qui favorisent "l'intégration sociale des gens cultivés"²⁹. Comment concilier homogénéité culturelle et hiérarchies sociales ?

²⁴ Note de Paulin Crassous dans *La Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 30, Messidor an V, p. 158-161, et lettre de janvier 1791 dans *Papiers saisis ...*, Archives des P.-O., pièce n° 227.

²⁵ *Oeuvres mêlées ...*, tome 1, p. 108 et 112, tome 2 p. 23.

²⁶ *Oeuvres ...*, Pléiade, p. 4, 75 et 171.

²⁷ *Oeuvres ...*, Pléiade, p. 748.

²⁸ Roger Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, éditions du Seuil, 1990. Voir aussi *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, édité par François Moureau, Universitas et Voltaire Foundation, 1994.

²⁹ Daniel Roche, *Les Républicains des Lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Fayard, 1988.

L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a trouvé la formule : dans les réunions à huis clos, le jeu de l'égalité, sans distinction ni préséance ; mais, dans les cérémonies publiques, chacun selon son rang. Toulouse, qui possédait encore une Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres et une Académie de Peinture, Sculpture et Architecture, se dote en 1784 d'un Musée qui cherche à répondre "à l'appétit de culture suscité dans des couches toujours plus larges de la population par le progrès général de l'instruction et des lumières"³⁰.

Au sommet de la République des Lettres se trouvent les membres de l'*establishment*, les auteurs qui ont réussi. Les salons réputés sont leur chasse gardée, à plus forte raison l'Académie française. Robert Darnton a montré que "le monde réel des lettres fonctionnait comme tout le reste sous l'Ancien Régime : les individus se frayaient un chemin du mieux qu'ils pouvaient à travers un labyrinthe d'institutions baroques. Pour publier un article dans le *Mercure*, faire accepter une pièce à la Comédie-Française, ou un livre à la Direction de la Librairie, pour devenir membre d'une académie, entrer dans un salon, ou obtenir une sinécure dans la bureaucratie, il fallait faire appel aux vieilles recettes du privilège et de la protection, et non pas seulement démontrer son talent"³¹. Or, malgré la croissance de la demande de livres, des écrivains de plus en plus nombreux "se bousculaient", souvent des provinciaux qui "inondaient" Paris. Leurs aînés les définissaient comme des "jeunes gens qui prennent quelque facilité pour du talent" ou, plus brutalement, comme "la canaille de la littérature". Les nouveaux venus, de leur côté, maudissaient le monde fermé, les "aristocrates" qui avaient transformé la République des Lettres en régime despotique.

De purs produits de leur époque

Par rapport au sommet de cette curieuse République, nos trois poètes occupent une position marginale, tout en étant de purs produits de leur époque, marqués par l'enseignement classique, par les Lumières et par Jean-Jacques Rousseau. Chénier, Fabre et Dougados sont parfaitement familiers de la civilisation gréco-latine, depuis leurs années de collège. Leurs poèmes jouent avec les Muses, les Nymphes, les Zéphyr, à Cythère, sur l'Hélicon et le Permesse. Ils invoquent Bacchus, Diane, Vénus. Sur leurs héroïnes, se drape et se défait un "moins que rien de costume", pour employer l'expression d'un poète du XX^e siècle. Peut-on attribuer à l'un plus qu'à l'autre les vers suivants pris à titre d'exemples ?

"Aimable Polymnie, approche ; et, sans apprêts,
D'une fraîche guirlande entoure tes attraits :
Laisse au tissu léger de ta blanche tunique
Dessiner de ton sein le contour élastique" ...

"La dépouille des lynx est leur riche parure.
Leur sein jeune et brillant fuit hors de leur ceinture.
Les plis de leurs habits ne gênent point leurs pas
Et laissent découverts leurs genoux délicats" ...

"A quoi sert-il qu'un ruban fastueux
Dans ses liens enchaîne tes cheveux ?
Ils sont si beaux quand leur volage tresse

³⁰ Michel Taillefer, "L'échec d'une tentative de réforme académique : le Musée de Toulouse (1784-1788)", *Annales du Midi*, 1977, p. 405-418.

³¹ Robert Darnton, *Bohème littéraire et Révolution. Le monde des livres au XVIII^e siècle*, Gallimard-Seuil, 1983.

Sur ton sein nu serpente avec mollesse" ...

C'est un jeu qu'on pourrait poursuivre. Mais voici un autre point commun aux trois poètes : ils sont des hommes des Lumières. Dougados écrira un *Discours sur la nécessité des Lumières dans un État républicain*³². L'*Hermès* d'André Chénier devait faire la synthèse d'un savoir encyclopédique³³. Fabre d'Églantine exalte les travaux de Copernic, Newton, Képler, Linné, Franklin, Montgolfier. Les trois poètes célèbrent particulièrement Buffon. Chénier voudrait s'élever dans les airs "armé des ailes de Buffon". Dougados conserve le manuscrit d'une *Ode à Buffon* rédigée par un de ses amis et primée aux Jeux floraux. Fabre invoque le naturaliste dans au moins quatre poèmes³⁴.

Mais la "référence majeure" pour "la génération prérévolutionnaire" est Jean-Jacques Rousseau, dont le "règne" commence dans les années 70. Il s'agit bien d'un "véritable culte", et "ce culte est précisément ce qui différencie le rousseauisme de l'admiration tout intellectuelle portée à Voltaire et aux encyclopédistes"³⁵. Chénier, Fabre et Dougados sont nourris des oeuvres de Rousseau ; ils ont avec elles, avec lui, une grande familiarité qui devient souvent invocation : "O Rousseau, ta fière éloquence rappelle l'homme à sa grandeur"³⁶. Le plus souvent, les thèmes de Rousseau arrivent spontanément sous la plume de Chénier, Fabre et Dougados, sans qu'il y ait besoin de citer le maître. C'est d'abord le goût de la nature, montagnes, grottes, ruisseaux, frais ombrages. Là, vivent les bergers. La poésie pastorale était au XVIII^e siècle un genre si bien établi que la reine Marie-Antoinette avait sa propre bergerie à Trianon, mais chaque poète pouvait reprocher à ses confrères et concurrents le manque d'authenticité de ses personnages. Fabre d'Églantine critiquait la mode "des troupeaux de carton et des pâtres frisés" (*Les Précepteurs*, acte IV, scène II). Le père Venance en avait rencontré de véritables dans les Monts de Lacau. Chénier les découvrit en Suisse et prétendit "faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers"³⁷. Mais les *Bucoliques* de Chénier, le *Il pleut, il pleut, bergère* de Fabre et la fête paysanne de Dougados dans *La Quête* ne sentent-ils pas le regard du citadin sur un monde qu'il n'a que partiellement compris ? Peut-être trouvera-t-on plus de vérité dans les oeuvres patoises de Claude Peyrot³⁸.

"Qu'elle est déplorable l'existence de l'homme civilisé ! L'homme sauvage sur des sables brûlants, dans le creux des rochers, dans la profonde horreur des forêts, obéit à son seul instinct, ne connaît de plaisirs et de besoins que ceux de la nature, d'empire que celui de la faim. Indomptable et féroce, si elle le maîtrise, tranquille et fier lorsqu'elle est assouvie, il jouit du domaine de ses forces et de sa liberté. L'homme civilisé, au contraire, vainqueur ou vaincu, opprimé ou oppresseur, jouet de ses passions et de celles de ses maîtres, victime des préjugés, de la superstition, de son ignorance et même de ses lumières" ... Voici le début d'un texte de Venance Dougados. "Ainsi, l'homme est né bon : c'est son premier penchant" ... Voilà un vers de Fabre d'Églantine³⁹. Il faut donc, comme l'a fait Rousseau, s'intéresser à l'éducation des enfants. Mais, d'abord, le nouveau né doit être nourri du lait maternel.

³² Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièces n° 32 et 344.

³³ Elisabeth R. Jackson, *"Secrets observateurs..." : la Poésie d'André Chénier*, Biblioteca della Ricerca, Schena-Nizet, 1993, chapitre V.

³⁴ *Oeuvres complètes* ..., Pléiade, p. 391. *Papiers saisis* ..., Archives P.-O., n° 215. *Oeuvres mêlées* ..., tome 1, p. 101 et p. 129-143.

³⁵ Expressions de Bernard Pingaud et Robert Mantéro, *Les infortunes de la raison, 1774-1815*, Hatier, 1992.

³⁶ Venance Dougados, *L'Ennui*, 1786.

³⁷ *Oeuvres complètes* ..., Pléiade, p. 613.

³⁸ Dans *Autour de la Montagne Noire au temps de la Révolution*, CLEF 89, 1989, j'ai suggéré un complément à la vision superficielle du jeune capucin (p. 96).

³⁹ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièce 66. *Oeuvres mêlées* ..., tome 2, p. 42.

Venance le déclare dans *La Quête*, et Fabre dans une romance écrite à Maastricht en août 1779, dédiée à sa femme et à son fils⁴⁰.

L'éducation, à présent. Fabre et Dougados furent des enseignants. Fabre écrivit une pièce de théâtre intitulée *Les Précepteurs*. Daniel Roche rappelle que le personnage du précepteur, "éducateur privilégié et intermédiaire culturel", était "partout" : dans la société, dans la carrière des gens de lettres, dans la littérature, et bien sûr chez Rousseau. La comédie de Fabre d'Églantine (jouée seulement après sa mort) oppose deux systèmes. Celui de Timante, "homme pervers, méchant, ayant de l'esprit, connaissant les travers du siècle et s'en servant avec goût à son avantage, souple, flatteur"... Il a formé, à Paris, un "enfant gâté par l'éducation, malicieux, gourmand, absolu, poltron, faux, menteur, insolent" ... Celui d'Ariste, "honnête homme, sensible, plein d'esprit et de génie, philosophe profond, vrai sage" ... Il a formé, à la campagne, un "enfant charmant, gai, franc, libre, plein des grâces que donne la nature" ...⁴¹

Une autre comédie de Fabre, fortement marquée par Rousseau, c'est *Le Philinte de Molière ou la Suite du Misanthrope* (représentée en février 1790). Le comédien avait déjà joué le chef-d'oeuvre de Molière. L'idée nouvelle, il l'a puisée dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. "Qu'est-ce donc que le misanthrope de Molière ?" demandait Jean-Jacques Rousseau. "Un homme de bien qui déteste les moeurs de son siècle et la méchanceté de ses contemporains : qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement et les vices dont ces maux sont l'ouvrage". Molière avait donc tort de faire d'Alceste un personnage ridicule. Et Rousseau appelait de ses voeux "un homme de génie" capable de donner une oeuvre nouvelle dans laquelle le misanthrope Alceste "fût toujours furieux contre les vices publics et toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il était la victime", tandis que le philosophe Philinte "devait voir tous les désordres de la société avec un flegme stoïque et se mettre en fureur du moindre mal qui s'adressait à lui". C'est exactement ce que réussit Fabre d'Eglantine, qui plaçait son oeuvre sous la caution du maître :

"Je le dis hautement. Si le méchant m'assiège,
Qu'il sache que Rousseau lui-même me protège."

Le Philinte connut un grand succès. Mais, à cette date, la Révolution avait commencé, et la République des Lettres de l'Ancien Régime était déjà ébranlée. Revenons en arrière de quelques mois, et voyons quelle était alors la place des trois poètes dans le monde des lettres.

Trois marginaux

Le plus grand poète du XVIII^e siècle, André Chénier, restait en marge de la République des Lettres, pour la raison très simple qu'il n'avait rien publié. Il le confie lui-même à un manuscrit :

"Que jamais à leur table on ne m'ouït rien lire,
Que les journaux fameux n'ont point connu ma lyre,
Que les Muses jamais, pour plaire à l'univers,
N'ont dans leur almanach enregistré mes vers."

On connaît sa méthode de travail, qu'il comparait à celle du fondeur de cloches ...

⁴⁰ *Oeuvres mêlées* ..., tome 2, p. 180.

⁴¹ *Les Précepteurs*, "caractères et couleurs des rôles".

"Moi, je suis ce fondateur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule,
Puis sur tous à la fois je fais couler l'airain ;
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain."

... et qu'il opposait à la démarche des jeunes poètes avides de succès immédiat :

"D'abord d'un pied timide il tente le chemin.
Un petit cercle ami déjà lui tend la main.
Il badine, et l'on rit ; il disserte, il censure ;
Son nom sous un quatrain brille dans le Mercure.
Dès lors il est poète, et comme tel cité,
Et bientôt, comme tel, en tous lieux présenté."

Il est intéressant de noter que la plupart des vers qui précèdent sont extraits d'un poème intitulé précisément *La République des Lettres*, vive critique de ce milieu fermé, et dont on peut encore citer un passage :

..... "Oui, le génie en France
Est un poste, une charge, un bureau de finance."⁴²

Venance Dougados voulait se faire connaître rapidement. Il joua la carte académique et présenta son élogie *L'Ennui* aux Jeux floraux. Si on ne lui donna pas le prix, c'était peut-être pour ne pas encourager des idées peu conformes au statut de capucin. Il bénéficiait cependant de hautes protections, dont celle de Monsieur de Rességuier, et son texte fut publié dans le *Recueil* de l'Académie de 1788. Dougados devint correspondant des Musées de Toulouse et de Bordeaux, des Académies de Rouen, Lyon et Arras. De Grenoble, en 1793, à une demande de poste dans un collège, il reçut la réponse suivante : "Nous connaissons de beaucoup, Citoyen, le père Venance, et l'un de nos désirs serait de le posséder dans un département où l'on aime les lettres" (mais il n'y avait pas de place vacante)⁴³. Il a été question plus haut de ses relations avec Claude Peyrot et Hyacinthe Sermet. Il faudrait ajouter à ses correspondants régionaux l'abbé Treneule, lauréat des Jeux floraux, l'intendant Ballainvilliers et sa femme, Chaptal et Daru qui lui donnait du "mon cher frère en Apollon". De Paris, Lemierre lui faisait des compliments, ainsi que Reynier et Mesdames Panckoucke et Necker. La Harpe, par contre, lui adressait des critiques, mais prenait la peine de rédiger une lettre de deux pages. Venance avait forcé la porte du *Mercure*. Restait à faire éditer ses oeuvres en volume. Il y pensa et commença à recueillir des promesses de souscription, mais la Révolution vint interrompre l'opération⁴⁴.

Comme Dougados, Fabre avait participé aux Jeux floraux. Mais il brisa immédiatement avec la respectabilité académique et choisit la vie aventureuse du théâtre, rejeté par l'Église comme par la Franc-Maçonnerie, et même par les comédiens "arrivés". Dans une satire composée à Lyon en 1784, il les attaquait ainsi :

"Des théâtres royaux, par intrigue échappés,

⁴² *Oeuvres complètes* ..., Pléiade, p. 474-475, 159, 480, 474.

⁴³ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièce n° 44.

⁴⁴ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièces diverses. Travail en cours pour la communication au colloque "Venance Dougados et son temps. André Chénier, Fabre d'Eglantine".

Les acteurs de Paris, de Plutus occupés,
S'en viennent, projetant des moissons circulaires,
Nous vendre à tant par jour leurs jeux auxiliaires."⁴⁵

Fixé à Paris en 1787, Fabre devint, pour vivre, le secrétaire du marquis de Ximenès, bien introduit dans les milieux littéraires. Il aurait voulu faire jouer une de ses pièces au Théâtre-Français. Il se heurta à un refus mais, grâce aux relations de Ximenès, le Théâtre-Italien accepta *Les Gens de lettres ou le Poète provincial à Paris*. On le comprend tout de suite, il s'agissait d'une violente critique du monde littéraire parisien, journalistes, écrivains, libraires, beaux esprits des salons. Et le héros représentait Fabre lui-même, génie provincial méconnu, vivant dans une mansarde, "tourné en dérision et exploité par l'élite malfaisante qui domine la littérature". Pour Robert Darnton, Fabre d'Églantine est un exemple typique de la bohème littéraire. Il figure dans les dossiers de police comme "un poète médiocre qui traîne sa honte et sa misère ; il est partout honni ; il passe parmi les gens de lettres pour un exécrationnel sujet". Il en était de même de Collot d'Herbois. La pièce de Fabre n'eut aucun succès, et ce n'est qu'avec la Révolution que "Fabre et Collot, acteurs et auteurs dramatiques frustrés sous l'Ancien Régime", allaient briser le monopole des comédiens du roi⁴⁶.

La Révolution

La période révolutionnaire est une suite d'affrontements. Si l'Ancien Régime a volé en éclats dans une accumulation de violences, c'est qu'il ne représentait sans doute pas bonheur et équilibre. D'ailleurs, sous des dehors policés, la société du XVIII^e siècle était elle-même parcourue par la cruauté⁴⁷. Dans son premier texte politique, en prose, André Chénier remarquait lui-même : "Lorsqu'une grande nation, après avoir vieilli dans l'erreur et dans l'insouciance, lasse enfin de malheurs et d'oppression, se réveille de cette longue léthargie, et, par une insurrection juste et légitime, rentre dans tous ses droits et renverse l'ordre de choses qui les violait tous, elle ne peut en un instant se trouver établie et calme dans le nouvel état qui doit succéder à l'ancien. La forte impulsion donnée à une si pesante masse la fait vaciller quelque temps avant de pouvoir prendre son assiette. Ainsi, après que tout ce qui était mal est détruit, lorsqu'il faut que les mains chargées des réformes poursuivent à la hâte leur ouvrage, il ne faut pas espérer qu'un peuple, encore chaud des émotions qu'il a reçues et exalté par le succès, puisse demeurer tranquille et attendre paisiblement le nouveau régime qu'on lui prépare."⁴⁸

Dans ce chaos, le poète Florian proposa la formule "Pour vivre heureux, vivons cachés", mais il ne l'appliqua point et mourut épuisé par un séjour en prison⁴⁹. Un poète audois, Auriol-Lauraguel, brièvement évoqué ci-dessus comme correspondant de Fabre d'Églantine, et qui était aussi en relations avec Venance, se fit oublier, d'autant qu'il appartenait à la fois à la noblesse et au clergé. Il abandonna la prêtrise, mais aussi la poésie⁵⁰ ... André Chénier, Venance Dougados et Fabre d'Églantine, eux, n'hésitèrent pas à prendre parti.

⁴⁵ *Oeuvres mêlées* ..., tome 1, p. 157.

⁴⁶ Robert Darnton, *Bohème littéraire* ..., *op. cit.* Rapport de police tiré par Darnton des archives de Lenoir, lieutenant général de police, Bibliothèque Municipale, Orléans, Ms 1423. Ce rapport est évidemment à prendre avec les précautions d'usage concernant ce type de documents.

⁴⁷ Michel Vovelle, *La mentalité révolutionnaire. Société et mentalités sous la Révolution française*, Messidor-Editions sociales, 1985.

⁴⁸ *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, 28 août 1790, Pléiade, p. 199.

⁴⁹ B. Pingaud et R. Mantéro, *Les infortunes de la raison*, *op. cit.*

⁵⁰ *Les Audois, dictionnaire biographique*, Carcassonne, 1990, p. 42.

Contre l'Ancien Régime

En un premier temps, ils prirent parti pour la Révolution. On se souvient des critiques proférées contre les Grands et contre les privilèges, des persécutions subies par le père Venance. Ce dernier commençait ainsi un discours prononcé en séance publique de la Société populaire de Carcassonne : "Celui-là sans doute peut parler de la liberté et de ceux qui l'ont défendue, qui, longtemps esclave, conserva même dans les fers une âme indépendante"⁵¹ ... Exagération ? Grandiloquence ? Sans doute, mais n'oublions pas que le curé Samary avait demandé une lettre de cachet contre le capucin disciple de Rousseau.

Après la prise de la Bastille de pierre, restaient, dans le monde des lettres et des arts, bien des "Bastilles à prendre", censure, privilège, monopole, tutelle académique⁵². Dans le domaine du théâtre, ce n'est pas Fabre d'Églantine qui partit le premier à l'assaut, mais Marie-Joseph Chénier, le frère d'André. Son *Charles IX*, qui dénonçait l'absolutisme et le fanatisme, fut d'abord interdit par la censure. Il réussit à le faire jouer, le 4 novembre 1789. Talma s'y révéla. Le public lui réserva un accueil enthousiaste. Camille Desmoulins écrivit : "Voilà une pièce qui avance plus la chute de la monarchie et de la prêtraille que les journées de juillet et d'octobre"⁵³. La loi du 13 janvier 1791 instaura finalement l'abolition de la censure et la liberté pour tout citoyen d'ouvrir un théâtre. Tandis que Fabre d'Églantine et Marie-Joseph Chénier, habitants du district des Cordeliers, se trouvaient aux premières loges du premier acte de la Révolution, André Chénier et Venance Dougados passèrent plusieurs mois à l'étranger, à Londres ou à Nice.

Feuillants et Jacobins

La séparation officielle des Feuillants et des Jacobins date du 16 juillet 1791. La mésentente remonte bien plus haut. Pour André Chénier et les Trudaine, ses amis, la Révolution doit se terminer avec les conquêtes de 1789, les droits de l'homme, l'abolition des privilèges, la monarchie constitutionnelle. Le poète devient journaliste. Il écrit en prose des textes polémiques dans le *Journal de Paris*. "Chacun est maître, dit-il, d'y publier ses réflexions à ses frais". Comme il n'en avait pas les moyens, on l'a parfois accusé d'avoir reçu de l'argent du roi. C'était plutôt celui de ses amis. Cela ne change rien au contenu de ses articles.

Ce n'est pas mettre en cause la sincérité et le talent de l'écrivain que de dire dans quel camp il se range. Dans le camp de la bourgeoisie, classe "qui est placée, à égale distance, entre les vices de l'opulence et ceux de la misère". Elle "fait essentiellement la masse du vrai peuple, dans tous les lieux et dans tous les temps où l'on donne un sens aux mots qu'on emploie". "Cette classe est la plus sobre, la plus sage, la mieux active, la plus remplie de ce qu'une honnête industrie enfante de louable et de bon". À la bourgeoisie s'oppose "la vraie populace, c'est-à-dire cette partie du peuple qui n'a ni propriété, ni domicile, ni industrie". La "populace", d'après André Chénier, est manipulée par quelques "méchants" qui forment "le parti des Jacobins". Chénier dénonce ce qui peut apparaître comme les excès de la vigilance révolutionnaire. Mais, en même temps, il refuse de voir la réalité, la contre-révolution très active. Pour lui, l'émigration des tantes du roi, le 19 février 1791, n'est qu'un voyage ordinaire. Il attaque durement Condorcet et fait de Lafayette son héros. Aussi, lorsque le

⁵¹ Papiers saisis ..., Archives des P.-O., pièce n° 197, sans date, vers septembre 1790.

⁵² *La Carmagnole des Muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, sous la direction de Jean-Claude Bonnet, A. Colin, 1988.

⁵³ *Les Audois*, op. cit., p. 107-109.

général fait tirer sur la foule rassemblée au Champ de Mars, en juillet 1791, après la tentative de fuite du roi, Chénier inverse-t-il les rôles. Les partisans de la pétition républicaine deviennent "des scélérats furieux", "des bandes de prolétaires", "des ennemis et des séditeux". Pour Chénier, il y a les "méchants" et les "bons". "Citoyens honnêtes et timides, écrit-il, les méchants veillent et vous dormez. Les méchants sont unis et vous ne vous connaissez pas. Les méchants ont le courage de l'intérêt, le courage de l'envie, le courage de la haine ; et les bons n'ont que l'innocence et n'ont pas le courage de la vertu". C'est parfaitement son droit de choisir son camp. On peut cependant lui reprocher d'affirmer qu'il n'est d'aucun parti. On peut aussi contester la valeur de l'argument selon lequel celui qui ne pense pas comme lui est ou un "fripon" ou "d'une imbécillité à qui tout raisonnement soit interdit"⁵⁴.

Fabre d'Églantine, l'ami de Danton, était-il vraiment dans l'autre camp ? En janvier 1791, il fit représenter *Le Convalescent de qualité ou l'Aristocrate* qui contient un éloge dithyrambique de Louis XVI. Quel contraste avec l'*Opinion de Philippe François Nazaire Fabre d'Églantine, député du département de Paris, sur l'appel au peuple, relativement au jugement de Louis*, au début de janvier 1793 ! À cette date, en effet, il concluait son argumentation par cette phrase : "Il n'est donc qu'une peine qui convienne au tyran : la patrie, la justice et la politique me font un devoir de la prononcer : je vote pour la mort".

Certes, on pouvait évoluer, en réfléchissant sur l'attitude du roi. C'est ce qui arriva à beaucoup de révolutionnaires, mais par étapes. Ainsi, Dougados rédigea-t-il d'abord une adresse au roi dans laquelle il remarquait : "L'oreille des rois est neuve pour la vérité ; les maximes sacrées de l'éternelle raison leur étaient inconnues. Une multitude avilie ne rampait à vos pieds, Sire, que pour acquérir le droit de nous imposer la servitude". Puis il écrivit ses réflexions "sur les abus du gouvernement monarchique et notamment sur ceux du veto", il se prononça contre la monarchie héréditaire. Pour en arriver enfin à la formule : "De tous les gouvernements, le républicain est le plus conforme à la dignité de l'homme, à l'égalité naturelle, à l'ordre moral, au sublime même de la vertu"⁵⁵. Membre des Sociétés populaires de Carcassonne et de Perpignan, affiliées aux Jacobins, Dougados fut également volontaire dans la Garde nationale, capitaine d'une compagnie.

La Terreur

La Révolution avance, les Feuillants sont dépassés. La guerre, le veto, le manifeste de Brunswick provoquent la journée du 10 août 1792 contre le roi. Lafayette échoue dans son projet de marcher sur Paris à la tête de son armée, et il émigre. Les massacres de septembre ensanglantent la capitale. "Ce que je fais dans la Révolution ?", écrit André Chénier à M. Brodelet, le 28 octobre. "Rien, grâce au ciel, absolument rien". Le poète vit à Versailles, rue de Satory. Il fait des vers pour Fanny (Madame Le Coulteux), et suit l'actualité avec des poèmes qui restent inédits : l'assassinat de Marat, l'exécution de Charlotte Corday, les noyades de Nantes. Il renoue avec un genre antique inventé par Archiloque de Paros, l'iambe, qui fait alterner alexandrin et vers de huit pieds. Il renoue aussi avec Byzance, sa ville natale, soulignant le contraste entre le pays du "sultan farouche", où règne pourtant la liberté, et la France civilisée broyée par la Terreur :

"Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil ?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,

⁵⁴ *Oeuvres complètes* ..., Pléiade, p. 277-278, 231, 312, 232, 293, 339, 367, 362, 278.

⁵⁵ *Papiers saisis* ..., Archives des P.-O., pièces n° 243, 67, 30, 344.

L'ode à Charlotte Corday date vraisemblablement de l'été 1793. A ce moment, le destin de Venance Dougados est déjà scellé. Dans les discours de l'ancien capucin, dont on a conservé le texte, reviennent fréquemment les expressions de sang, de combat jusqu'à la mort, de despotisme ou de tyrannie qu'il faut abattre. Effets de style. Dougados n'était pas sanguinaire. Il défendit nombre d'accusés devant les tribunaux militaires des Pyrénées-Orientales. Il rédigea une adresse à la Convention nationale, au nom des citoyens de Perpignan, contre le tribunal révolutionnaire. Jacobin, se prononcer pour ou contre Marat ne l'intéressait pas. "Notre ennemi est à Céret, écrivait-il. Celui-là est notre véritable ennemi. Quand il sera vaincu, nous nous occuperons de cet esprit de parti qui met en danger la chose publique". Et, dans un projet de motion à la Société populaire de Perpignan : "Citoyens, je commencerai par une réflexion bien affligeante. Je ne sais quel génie malfaisant a semé la division parmi les patriotes, des hommes faits pour s'aimer, croisés contre les mêmes ennemis, réunis par les mêmes intérêts, par le plus puissant de tous, celui de la patrie, se sont divisés, se sont déchirés mutuellement, quelquefois pour des malentendus, plus souvent pour des mots. Pourquoi ces dissensions ne meurent-elles pas avec l'instant qui les fit naître ? Des patriotes ne devraient jamais se haïr⁵⁷."

Il consacra ses efforts à la défense des Pyrénées-Orientales, mais on ignore s'il rencontra le peintre Gamelin, également audois, auteur de tableaux sur cette campagne. Pour demander des renforts, Dougados arrive à Paris au moment des journées du 30 mai et du 2 juin 1793, lorsque les troupes de la Commune exigent de la Convention, par la force des armes, l'arrestation des principaux Girondins. Le poète est très fier de la mission qu'on lui a confiée. Il profite de son séjour pour se faire tirer le portrait au physionotrace. Mais l'acte illégal et violent contre la représentation nationale soulève son indignation verbale et agissante. Il prend ainsi de très gros risques. Arrêté, il croit pouvoir convaincre Fouquier-Tinville en rappelant ses antécédents de républicain. Il lui dit sa conviction que, "quand un patriote est opprimé, ses frères devraient tous se lever pour venir à (son) aide, sans cela les aristocrates nous battront l'un après l'autre". Son *Voyage de Carcassonne à Paris*, envoyé à sa mère après son exécution, a été publié beaucoup plus tard. Texte émouvant, car le dernier du poète. Il clot l'oeuvre de Venance Dougados, commencée par un autre voyage, joyeux, celui de *La Quête*. Des prisons d'Orléans, dans une lettre à sa mère, il évoque les interventions possibles de Ramel-Nogaret (député de l'Aude) et de François Chabot en sa faveur. Mais Ramel était un prudent et Chabot entrainait lui-même en prison ... C'est d'Orléans encore que ses notes quotidiennes passent du 16 novembre au 27 brumaire. "J'apprends enfin le nouveau style après plusieurs recherches. Je connais l'heureuse et sonore nomenclature des mois et la nomenclature, moins heureuse peut-être, des jours." Il ne savait vraisemblablement pas que le poète Fabre d'Églantine en était l'inventeur.

Pas le seul inventeur. Dupuis, Guyton, Ferry, Laplace, Monge, et même David et Marie-Joseph Chénier participèrent au travail autour de Romme, principal artisan de l'opération qui correspondait à une prise de conscience collective. La Révolution avait marqué une rupture, le début d'une ère nouvelle. La nature et l'histoire s'étaient, d'ailleurs, donné rendez-vous le 22 septembre : l'équinoxe et la proclamation de la République. Ce serait le premier jour de l'an premier. L'égalité du jour et de la nuit annonçait l'égalité civile. Le soleil avait éclairé les deux pôles et le globe tout entier ; la République éclairerait le genre humain.

⁵⁶ *Oeuvres complètes* ..., Pléiade, p. 183.

⁵⁷ *Papiers saisis* ..., Archives des P.-O., pièces 291, 51, 299.

D'autre part, on était en plein mouvement de rationalisation des poids et mesures avec le système décimal ; on l'appliquerait aussi au temps⁵⁸.

La participation du poète Fabre d'Églantine au projet de calendrier républicain est analysée dans la notice de la pièce 110, son rapport à la Convention⁵⁹. Il y est question de la nomenclature des mois et des jours, diversement appréciée par le poète Venance Dougados. Dans le système, douze mois de trente jours ne faisaient pas une année entière. Les cinq jours complémentaires, dits "sansculottides", seraient autant de fêtes : de la Vertu, du Génie, du Travail, de l'Opinion, des Récompenses. Robespierre avait insisté pour que la fête de la Vertu vienne en premier. Quant à la fête de l'Opinion, le Limouxin Fabre la concevait comme une sorte de jugement de Carnaval à la mode républicaine. En ce "jour unique et solennel", écrivait Fabre, "la loi ouvre la bouche à tous les citoyens sur le moral, le personnel et les actions des fonctionnaires publics ; la loi donne carrière à l'imagination plaisante et gaie des Français. Permis à l'opinion dans ce jour de se manifester sur ce chapitre de toutes les manières : les chansons, les allusions, les caricatures, les pasquinades, le sel de l'ironie, les sarcasmes de la folie, seront dans ce jour le salaire de celui des élus du peuple qui l'aura trompé ou qui s'en sera fait mésestimer ou haïr. C'est ainsi que par son caractère même, par sa gaieté naturelle, le peuple français conservera ses droits et sa souveraineté. On corrompt les tribunaux, on ne corrompt pas l'opinion. La plus terrible et la plus profonde des armes françaises contre le Français, c'est le ridicule"⁶⁰. Fabre se souvenait-il du Carnaval de sa jeunesse ? Bien sûr, il n'y avait pas de Carnaval que de Limoux ... Il y avait des parades burlesques dans le théâtre de Molière et des cortèges "d'ânes mitrés" dans le mouvement de déchristianisation de l'an II ... Ajoutons que, placée à l'extrême fin de l'été, la fête de l'Opinion tombait absolument hors-saison pour un vrai Carnaval⁶¹. Cela ne change rien à l'intention.

C'est le 17 germinal de son calendrier, jour du mélèze, que Fabre d'Églantine fut guillotiné avec Danton. Si la lutte politique de Robespierre contre les factions hébertiste et dantoniste est assez bien connue, le rôle de Fabre dans le scandale de la liquidation de la Compagnie des Indes prête à confusion. On pourrait être tenté de rejoindre Prosper Estieu dans le camp de la réhabilitation. Les documents ne le permettent pas. L'historien Albert Mathiez les a publiés et analysés dans un très gros volume paru dès 1920. Malheureusement pour notre héros, ils ne lui sont pas favorables.

De quoi s'agissait-il ? La Compagnie des Indes (dont Madame de Bonneuil, maîtresse d'André Chénier, était actionnaire) avait reçu de nombreux avantages du gouvernement royal. En 1792, tandis que la valeur de la monnaie nationale suivait une pente fatale, une vive spéculation sur ses actions les portait à la hausse. Un décret du 22 août créa un droit d'enregistrement sur chaque mutation d'action et un impôt de 25 % sur les dividendes. La Compagnie répliqua par des astuces de gestion pour que ses actionnaires n'aient à payer aucune des deux taxes. La Convention finit par décider la suppression de la Compagnie et la mise sous scellés de ses magasins. Se posait alors le problème de sa liquidation. Le député Delaunay d'Angers fit un violent discours contre les sociétés par actions. Il s'agissait d'effrayer les gérants de la Compagnie des Indes, qui auraient ensuite acheté une attitude plus conciliante. Fabre vint surenchérir sur Delaunay, le 8 octobre 1793 : la liquidation de la Compagnie devait être faite par les agents du gouvernement. Mais, quelques jours plus tard,

⁵⁸ Bronislaw Baczkowski, "Le calendrier républicain", dans *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, I. *La République*, Gallimard, 1984, p. 37-83.

⁵⁹ Il s'agit de la pièce 110 de l'exposition montée au Musée de Carcassonne, dont le présent texte constitue la présentation historique.

⁶⁰ Cité par Bronislaw Baczkowski, *op. cit.*, p. 81-82.

⁶¹ Daniel Fabre, *Carnaval, ou la fête à l'envers*, Découvertes-Gallimard, 1992. Voir aussi *La Fête en pays d'Aude (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Archives de l'Aude, 1986.

le projet de décret signé Fabre d'Églantine laissait la compagnie libre d'effectuer sa liquidation selon ses propres méthodes.

Dans sa défense, Fabre dira que son texte fut raturé, falsifié après sa signature. Il est vrai que la pièce originale porte des corrections, mais l'article le plus important est sans rature ni surcharge : "La vente et la liquidation de la Compagnie se feront suivant ses statuts et règlements". Que s'est-il donc passé entre le discours de Fabre, violemment hostile à la Compagnie des Indes, et la rédaction du décret favorable ? Que s'est-il passé ? Il n'existe évidemment pas de reçu signé par Fabre pour un pot-de-vin distribué par les gérants de la Compagnie. On ne sait même pas s'il a effectivement touché la somme qui lui était destinée. Chabot était dans le coup. Pris de panique parce qu'on l'attaquait de tous côtés sur ses relations douteuses, l'ancien capucin et professeur de Venance Dougados vint dénoncer ses complices au Comité de Sûreté générale et déposer cent mille livres qu'on l'aurait chargé de remettre à Fabre. La conviction de l'historien Albert Mathiez, celui qui a étudié le dossier avec le plus de rigueur, est que Chabot remit effectivement cent mille livres à Fabre, et que la somme déposée au Comité, parce qu'elle lui brûlait les doigts, était le prix de sa propre corruption.

Les protagonistes de l'affaire, Chabot, Delaunay, Fabre, Julien de Toulouse, Basire, vivaient dans une atmosphère louche, fréquentant spéculateurs, banquiers en relations avec l'étranger, tenancières de tripots. Les mêmes hommes avaient agi, quelque temps auparavant, de la même manière avec des compagnies d'assurances : violentes attaques verbales, et puis l'oubli. Fabre avait trafiqué sur les fournitures militaires. Son train de vie affichait un luxe étonnant. Interrogé, Basire prétendit avoir été entraîné par Delaunay qui lui aurait dit "que la Montagne était sans énergie par l'effet de la misère de plusieurs de ses membres ; qu'il fallait lui imprimer un grand caractère en mettant tous ceux qui la composent au-dessus du besoin et qu'au bout du compte il serait bien injuste de reprocher aux députés de faire leurs propres affaires en faisant celles de la République".

Robespierre, d'abord hésitant, est convaincu de la duplicité de Fabre. Aux Jacobins, il invite "cet homme qu'on ne voit jamais qu'une lorgnette à la main, et qui sait si bien exposer des intrigues au théâtre" à venir s'expliquer. Il dit aussi : "Fabre est peut-être l'homme de la République qui connaît le mieux le ressort qu'il faut toucher pour imprimer tel mouvement aux différentes machines politiques dont l'intrigue peut disposer. Le mécanicien ne dispose pas plus habilement les rouages de la machine qu'il veut organiser que cet artisan d'intrigue ne dispose les passions et les caractères, pour concourir à l'exécution de ses intrigues"⁶².

Fabre fut guillotiné. Robespierre aussi. Après Thermidor, la liquidation de la Compagnie des Indes s'effectua au mieux des intérêts de ses actionnaires.

Une autre vie

Le 20 nivôse an III, *La Décade philosophique, littéraire et politique* publia l'ode *La Jeune captive*. La même revue accueillit en messidor an V deux notices biographiques sur Venance Dougados. La comédie de Fabre d'Églantine, *Les Précepteurs*, fut jouée le 1er jour complémentaire an VII et imprimée en frimaire an VIII. La veuve de Fabre fit rassembler ses *Oeuvres mêlées*, parues en deux tomes en vendémiaire an XI. Puis Napoléon abandonna le calendrier républicain. Auguste de Labouisse-Rochefort fit, en 1810, un petit volume avec les *Oeuvres de Venance*. Henri de Latouche édita en 1819 les *Oeuvres complètes d'André Chénier*. Points de départ d'une vie posthume, dans laquelle les organisateurs de l'exposition et du colloque de Carcassonne ont l'ambition de faire de 1994 une date marquante.

⁶² Albert Mathiez, *Un procès de corruption sous la Terreur. L'Affaire de la Compagnie des Indes*, Félix Alcan, Paris, 1920. Voir aussi Louis Jacob, *Fabre d'Églantine, chef des fripons*, Hachette, 1946.

Compléments bibliographiques :

- *Poètes audois dans la tourmente. André Chénier, Venance Dougados, Fabre d'Églantine*, catalogue de l'exposition de 1994, Musée des Beaux-Arts de Carcassonne, Archives départementales de l'Aude, Bibliothèque municipale de Carcassonne, 98 p., 149 reproductions et notices [le texte qui précède en est la présentation historique générale].

- *Venance Dougados et son temps. André Chénier, Fabre d'Églantine*, Actes du colloque de Carcassonne, édités par Sylvie Caucanas et Rémy Cazals, Carcassonne, Les Audois, 1995, 224 p.

Cet ouvrage contient les interventions suivantes :

- . Claude Marquié, « Carcassonne en 1762 »
- . Michel Péronnet, « Ballainvilliers à la découverte du Languedoc »
- . Bernard Dompnier, « *Quêter du grain et des affronts*. Les remises en cause de la mendicité des Capucins à la fin du XVIII^e siècle »
- . Rémy Cazals, « Brebis galeuses dans le troupeau capucin »
- . Michel Taillefer, « L'académie des Jeux Floraux de Toulouse à la fin de l'Ancien Régime »
- . Jean Delmas, « Écrivains du Rouergue »
- . Régis de La Haye, « Fabre d'Églantine entre Namur et Maastricht »
- . Jean-Noël Pascal, « Note sur *L'intrigue épistolaire* de Fabre d'Églantine »
- . Judith K. Proud, « Réception populaire et critique de la première représentation du *Philinte de Molière* »
- . Robert Debant, « Sur les actes et les écrits de Louis-Sauveur Chénier pendant la Révolution »
- . Georges Buisson, « André Chénier à la recherche d'une position sociale »
- . Elisabeth Jackson, « Les *Iambes* d'André Chénier »
- . Renata Carocci, « Lectures de Chénier en Italie au XX^e siècle »
- . Édouard Guittou, « Roucher et Chénier, poètes méridionaux »
- . Malcolm Cook, « *Jean Calas*, de Marie-Joseph Chénier : pièce historique, pièce révolutionnaire »
- . Michel Cadé, « La vie politique dans les Pyrénées-Orientales en 1793 : les limites d'une dérive fédéraliste ou l'erreur de Venance Dougados »
- . Georges Fournier, « Venance Dougados et le fédéralisme languedocien »
- . Rémy Cazals, « Papiers saisis lors de l'arrestation de Dougados »
- . Michel Vovelle, « Conclusions du colloque »

- Venance Dougados, *La Quête du Blé ou Voyage d'un Capucin dans différentes parties des diocèses de Vabres, Castres et Saint-Pons, en prose et en vers*, Manuscrit de 1786 édité et présenté par Rémy Cazals, Exeter, University of Exeter Press, collection « Textes littéraires », et Carcassonne, Les Audois, 1997, 101 p. [Première édition scientifique, à partir de cinq manuscrits comportant des variantes, accompagnée d'une mise au point biographique et d'une étude sur le terrain d'un voyage qui fut vécu avant de devenir œuvre littéraire.]